

sous l'impulsion de quelles idées elle se trouvait ainsi, sur la grande route, en pleine campagne, par un froid rigoureux qui lui gelait les mains et lui arrachait les larmes des yeux.

Et Billoret, qui riait d'un large rire rabelaisien, en lui coulant à l'oreille des plaisanteries grasses, qu'est-ce qu'il faisait donc près d'elle, pourquoi l'accompagnait-il, celui-là ?

Elle comprit qu'il y avait quelque mystère, n'essaya pas de le deviner sur-le-champ, et eut assez de sang-froid, assez de présence d'esprit, pour n'en rien laisser paraître.

Or, comme Billoret était trop gris pour être frappé par l'allure étrange de la jeune fille, il en résulta qu'il n'eut pas même un soupçon.

L'aventure, heureusement pour Albine, ne se renouvela point ; mais, ainsi mise sur ses gardes, elle se dit que la sécurité n'existerait pas pour elle tant qu'elle habiterait auprès du château, et cette raison s'ajouta à toutes celles que nous avons dites pour la décider à quitter au plus tôt la contrée.

A Paris, elle descendit à la gare de l'Est, ayant dans ses bras le petit Paul, qui avait dormi tout le long du chemin.

Son bagage était modeste et se composait seulement d'une grosse malle, sorte de boîte en planches ayant une vague ressemblance avec un cerceuil et où elle avait empilé son linge et ses vêtements.

Elle n'avait à Paris ni amis ni connaissances.

En eût-elle eu, du reste, qu'elle se fût bien gardée de s'adresser à eux, on sait pourquoi.

Elle laissa donc sa malle à la consigne et errant à l'aventure, de rue en rue, toujours son enfant endormi dans ses bras, elle se mit à la recherche d'un petit logement.

Oh ! il lui fallait peu de chose ! Et elle n'était pas difficile ! Et sa pauvreté n'était pas encombrante !...

Pourtant, cela fut long !

Ils étaient si misérables, ces taudis qu'on lui offrait, sous les toits, ouvrant sur des cours puantes et sombres ; elles étaient si loin du soleil et de l'air pur, ces chambres, que la robuste fille avait d'elles comme une vague, indéfinissable terreur.

Était-ce là qu'il faudrait vivre ?...

Elle fut bien obligée de se décider, à la fin, quand elle eut reconnu que son maigre budget ne convenait guère à des logements plus salubres.

Partie de la gare de l'Est, sans le savoir, au lieu de descendre dans le cœur même de Paris, elle était remontée vers les boulevards extérieurs.

Elle avait longé un instant ces boulevards, vaguant d'hôtel en hôtel, n'oubliant pas une porte, suivie, du coin de l'œil, par des sergents de ville qui s'étonnaient de son manège et l'eussent prise volontiers pour une mendiante, si son frais visage, sa beauté, la propreté de ses modestes vêtements, l'immaculée blancheur de son bonnet tuyauté et de son large col, découvrant la naissance de la gorge, n'avait juré tout le contraire.

Abandonnant les boulevards, elle s'était jetée dans les rues et les ruelles qui forment le quartier des Grandes-Carrières, et là avait découvert une chambrette, un cabi-

net noir plutôt, au dernier étage d'une maison de la rue du Mont-Cenis.

Une lucarne, que l'on ouvrait à l'aide d'une forte tringle de fer, laissait voir un pan du ciel où couraient des nuages pâles.

L'air venait par ce trou, dans les jours de beau temps seulement ; car, les jours de pluie ou de vent, l'air était remplacé, hélas ! par des tourbillons de fumée ramenés, par les rafales, des cheminées voisines.

Il n'y avait point de meubles.—Albine se proposait d'acheter ce qui lui serait strictement nécessaire,—mais il y avait juste la place pour appuyer un petit lit contre le mur, pour mettre une armoire basse devant le lit et pour glisser deux chaises de paille de chaque côté de la malle, sous la lucarne.

Albine s'en contenta. Après tout, que lui importait, vraiment ?

Est-ce que cela ne lui suffirait pas, en attendant qu'elle trouvât de l'ouvrage ?

Et le loyer n'était pas cher... comparé à tout ce qu'elle avait vu depuis deux ou trois heures qu'elle trottnait par les rues.

Dix francs par moi !... Cela faisait cent vingt francs par an ; au village, avec cela, on a une maison avec un joli jardin !

Mais au village, on gagne péniblement sa vie.

A Paris, au contraire, les ouvriers sont dans l'aisance ; elle avait entendu raconter, là-bas, qu'ici quelques-uns se faisaient dix et quinze francs par jour, une vraie fortune !

Elle était habile couturière, elle en gagnerait vite autant... Du moins, l'innocente, elle le croyait !

Elle s'occupa tout de suite d'acheter quelques meubles ; mais dans la crainte de fatiguer Paul, elle le confia à la concierge, une brave femme, qui, devinant sa détresse, s'offrit à elle avec cette rondeur bon enfant particulière aux gens du peuple.

Elle avait eu, tout d'abord, l'intention de donner un faux nom, par excès de prudence et pour plus de sécurité.

Puis elle réfléchit que cela éveillerait les soupçons, si un hasard faisait qu'un jour son nom véritable était révélé.

En outre, qu'avait-elle à craindre ? En cachant seulement son pays d'origine, est-ce que cela ne suffirait pas pour assurer sa tranquillité ?

Ce fut donc son nom d'Albine qu'elle livra à la concierge.—"Albine Mirande, venant d'Avallon (Yonne)." —Un pays qu'elle connaissait justement, où elle était allée maintes fois dans le temps avec Marie-Anne Peyroux, et sur lequel il ne lui serait pas difficile de fournir tous les renseignements désirables.

Et son fils ?

Force lui était bien aussi de ne pas avouer sa maternité, non plus parce qu'elle redoutait la curiosité des hommes, mais pour des raisons supérieures qui n'intéressaient pas le présent et regardaient seulement l'avenir.

Certes, elle était sûre d'élever l'enfant de telle sorte que, devenu homme, il ne rougirait point de sa naissance illégitime. — mais là n'était passa crainte.